

TANTE IDA

HISTOIRES D'ENFANT, HISTOIRES DE FAMILLE, RECHERCHES ET TROUVAILLES GÉNÉALOGIQUES

⇨ PHILIPPE TERRETTAZ ⇨

Tante Ida

Il y a dans les familles des bizarreries qui compliquent l'existence des enfants qui cherchent à comprendre les liens qui les unissent avec leur entourage. Malgré des liens de sang identiques, ceux du cœur font que les parents ont des degrés d'éloignement qui embrouillent la logique.

Autrefois, les conditions sociales séparaient les membres d'une même famille. Quand on était pauvre, les parents que l'aisance avait amenés aux postes clés d'une commune ne se souvenaient de vous que lorsqu'il s'agissait d'obtenir des voix lors des élections municipales ou quand les liens familiaux procuraient quelque avantage.

Si la bienséance demandait, selon l'usage local, de dire « cousine Angèle » ou « cousin Raphaël », les liens du cœur n'y étaient pas et ces membres familiaux restaient des étrangers dans l'intimité desquels il n'était pas question d'entrer. Par contre, le dénuement et la pauvreté rapprochaient les autres membres du clan.

Dans ma famille, « Tante Ida » faisait partie de ces gens que l'on aimait parce qu'on partageait la même pauvreté. On l'appelait « Tante Ida » par affection. Ce n'était en fait qu'une cousine. « Cousin Jules », son frère, n'avait de cousin que le titre tant il était peu avenant. Quant au troisième frère, Joseph, on avait même oublié qu'il était un parent et ne semblait pas faire partie de la même famille.

« Tante Ida » n'avait pas d'enfant, mais elle savait parler aux petits qui l'appréciaient. Elle avait toujours quelques bonbons à la menthe qu'elle

tirait d'une petite boîte ronde en fer qu'elle cachait dans la poche de son vieux sac rouge.

Sur le chemin de l'école, un verre de sirop de fruits chez «Tante Ida» valait toutes les boissons du monde et, l'hiver, quand il faisait froid, plutôt que de retourner à la maison à midi loin du village, elle ouvrait sa cuisine bien chaude pour partager une soupe autour du fourneau.

Pour «Tante Ida», la famille c'était sacré et, comme chez les anciens, elle vous parlait de la famille au sens large. Les cousins et les cousines remontaient les générations comme si tout était simple. Et elle mettait tant de chaleur à tisser ses liens familiaux que les enfants n'y comprenaient rien, mais y retrouvaient des parents sympathiques qu'ils n'avaient pas connus et ne connaîtraient jamais en raison de l'éloignement physique ou temporel.

Quand «Tante Ida» parlait des Amériques, c'étaient tous les rêves d'aisance qui refaisaient surface: «L'oncle Jules a fait fortune Outre-Atlantique. Qui serait prêt à tenter de rejoindre sa famille pour retrouver un peu de prospérité? La Fortune sourit aux audacieux!»

L'imaginaire des enfants faisant le reste, c'était un Eldorado inatteignable qui se dessinait, un rêve insensé, des espoirs fous que «Tante Ida» dessinait en parlant de la réussite qui pouvait nous attendre à l'autre bout du monde. Mais tout cela rencontrait la dure réalité d'un présent difficile quand elle disait: «Mon papa a tenté de suivre l'oncle Jules au Pérou, mais il y est mort d'ennui...»

Préludes généalogiques

J'ai eu la chance de connaître «Tante Ida». Elle était déjà âgée quand je n'étais encore qu'un petit garçon mais j'ai été bercé par ces histoires de famille. Je pense qu'elle a fait partie de ces gens qui m'ont donné le goût précoce de la généalogie. C'était inconscient mais si sincère.

L'histoire des cousins du Pérou est restée diffuse dans ma mémoire et la mort de l'oncle Camille, le papa de «Tante Ida», comme une énigme lointaine que ma mémoire gardait en veilleuse.

Une autre grande dame, qui devint centenaire, que l'on appelait «Cousine Anna» faisait partie des gens dont parlait «Tante Ida» et que je rencontrais aussi sur le chemin de l'école. Elle aussi avait vu partir quelques frères et sœurs vers les Amériques. Hélène avait bien réussi, mais Auguste était revenu sans le sou et malade, tandis que Benjamin, un autre de ses frères, avait quitté le vieux continent sans jamais plus donner de nouvelle.

Enfant, je n'avais jamais compris comment ces deux dames étaient de ma famille mais leurs histoires restaient cachées en moi comme une braise sous la cendre, prêtes à se rallumer.

Les éclaircissements

A l'âge adulte, la généalogie me permit de recréer ces liens qu'enfant je n'avais pu comprendre.

«Cousine Anna» était une première cousine de mon arrière-grand-mère paternelle, tandis que «Tante Ida» était une première cousine de ma grand-mère. Mon arrière-grand-mère et ma grand-mère étant décédées bien avant ma naissance, elles n'avaient pas pu m'expliquer ce que, déjà, mon papa ne savait plus.

Dès que les premiers arbres généalogiques furent réalisés, les souvenirs d'Amérique refirent surface, bien confusément il est vrai, mais recherches après recherches le puzzle se reconstruisit pièce par pièce.

Une autre vieille personne, dont j'avais ignoré qu'elle fût mon parent aussi, me remit en contact avec la famille de l'«Oncle Jules» avec laquelle elle n'avait jamais coupé les liens. Des échanges épistolaires, à l'occasion

des grands événements, avaient constitué une correspondance de politesse qui avait perduré depuis 1913, quand l'oncle Jules décéda... jusqu'au moment où ma curiosité en demanda plus à l'aube du XXI^e siècle.

Après un premier contact avec une vieille dame de la famille du Pérou, son fils, passionné de généalogie, me dévoila les branches de la famille actuelle qui prospère dans l'industrie alimentaire. Je lui ai transmis les branches restées en Suisse. A nous deux nous avons créé un réseau de près de 2000 cousins des deux côtés de l'Atlantique.

L'énigme Camille Rossier

Chacun s'enquérant des énigmes qui lui restaient, c'est tout naturellement que l'histoire de Camille Rossier refit surface tandis qu'en sourdine résonnait toujours en arrière-plan cette phrase de «Tante Ida»: *«Mon papa a tenté de suivre l'oncle Jules au Pérou, mais il y est mort d'ennui...»*

Pour étayer leurs dires, les petits-enfants de Camille Rossier s'appuient aujourd'hui sur un passeport et sur une lettre écrite sur son lit de mort qui se termine ainsi: *«Je t'écris de mon lit d'hôpital. Faute d'appui, je ne reverrai plus mon village. Je t'embrasse; embrasse les enfants.»* C'était en 1905.

La femme de Camille Rossier restée au pays avec trois enfants ne parla plus de ce mari qui avait disparu. Elle devint presque aveugle et vieillit aigrie par un destin qui ne l'avait pas épargnée. Cela renforça l'énigme que ses enfants propagèrent en parlant d'un papa qu'ils avaient à peine connu et qui était mort en pensant aux montagnes suisses, montagnes qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Ici en Suisse, exceptées les dates généalogiques de baptême et de mariage, rien ne pouvait rappeler le souvenir de Camille Rossier, hormis ce que j'ai déjà relevé. Intrigué par l'histoire de cet homme, Tulio, mon cousin péruvien, commença l'enquête à Lima.

Dans les souvenirs de sa famille, une vieille tante avait raconté dans les années 1950 qu'elle se souvenait vaguement d'un cousin qu'enfant elle allait voir à l'hôpital avec sa maman. Il s'agissait peut-être de Camille Rossier, mais c'est trop peu pour en faire un élément probant de son histoire.

Une autre tante se souvenait plus précisément d'avoir visité un cousin qui mourut peu de temps après d'une maladie qu'ils appelaient «le sang blanc». Mais cela n'était que des souvenirs de seconde main puisque ces tantes avaient déjà disparu dans les années 1950. Tulio imagina que le «sang blanc» pouvait être une leucémie. Déjà s'éloignaient la dépression et l'ennui imaginé en Suisse par sa famille; encore fallait-il prouver qu'il s'agissait bien du même personnage.

Durant près de 8 ans, Tulio chercha de tous côtés les traces de Camille Rossier. Archives municipales, cimetières, paroisses. Rien n'y fit. Dans une ville comme Lima qui déjà comptait plusieurs centaines de milliers d'habitants vers 1900, les listes sont longues, les cimetières et les paroisses sont nombreux et les archives n'ont pas toujours été conservées avec le sérieux souhaité.

Lors d'un voyage à Buenos Aires en Argentine, Tulio prit le temps de chercher parmi les listes d'immigrants par quel bateau Camille Rossier avait rejoint l'Amérique. En passant en revue les registres des arrivées et de leurs passagers à Buenos Aires, il trouva l'arrivée de Camille Rossier avec les informations suivantes: *Camille Rossier, 30 ans, marié, de nationalité suisse, sans profession, catholique, arriva sur le navire «l'Uruguay» en provenance du Havre le 11 février 1895.*

Comment s'est passé ensuite le voyage jusqu'au Pérou? A cheval à travers les Andes ou avec un nouveau bateau qui contourna la Terre de Feu?

Si l'Argentine permettait de retrouver la trace de Camille Rossier, par contre, à Lima rien (du tout) n'avait fait surface. A se demander si Camille avait bien vécu dans cette ville...

Une fleur sur une tombe

Pourtant, Tulio avait le ferme pressentiment que Camille Rossier était enterré à Lima. Après tant de recherches, il décida de changer de stratégie. Si Camille Rossier restait introuvable, il imagina qu'on s'était peut-être trompé sur l'orthographe du nom. Il tenta une nouvelle visite au plus ancien cimetière de Lima.

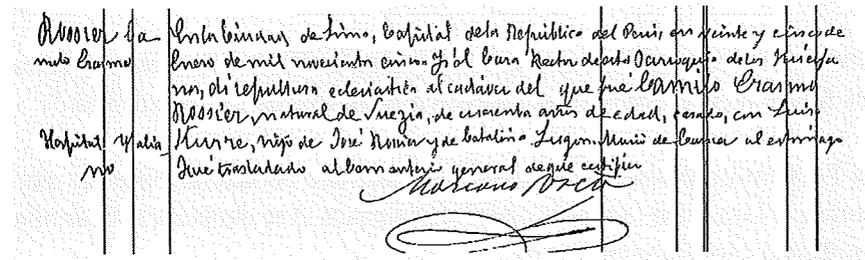
«Bingo!», tel s'intitulait le message qui arriva en ce début d'année 2003. Un Camille Rissier était enterré dans le vieux «Cementerio Presbítero Maestro» de Lima dans la zone San Antero A-56.

Emu et plein de respect, il déposa une fleur dans la niche devant la plaque de marbre et prit des photos.



Avec les données du cimetière, il put localiser l'hôpital où son décès était enregistré. Il n'y avait plus de doute, le registre des défunts donnait le nom complet: «*Camille Erasme Rossier, 40 ans, fils de Joseph et Catherine Lugon, époux de Louise Thurre, natif de la Suisse, décédé le 25 janvier 1905 d'un cancer de l'estomac.*»

Il était décédé à l'hôpital italien.



En Suisse, dans la famille des petits-enfants de Camille Rossier, la nouvelle de la découverte de la tombe fit couler des larmes de joie et d'émotion. 98 ans après sa mort, la blessure pouvait enfin se refermer. Qu'un parent aujourd'hui encore avait pu fleurir sa tombe toucha la famille. Cette nouvelle réjouit également Tulio qui vit l'utilité de sa recherche non seulement du point de vue généalogique mais également du point de vue humain et émotionnel. L'accueil qui avait été réservé à sa découverte par les descendants de Camille le motiva à chercher encore, mais les registres ne révélèrent rien de plus.



Pourtant, quelques mois plus tard, un nouveau document arriva à Saillon. Dans les vieux papiers de sa famille, Tulio trouva suite au décès de sa maman un lot de photographies des parents de Saillon. L'une représentait Camille Rossier avec une dédicace à l'oncle Jules. «*Souvenir et Adieu à l'oncle Jules Lugon et tante et à sa famille de leur affectionné neveu et cousin le 1^{er} janvier 1887 Camille Rossier.*» On pouvait enfin mettre un visage sur un nom. L'énigmatique parent d'Amérique réapparaissait après plus 100 ans d'absence. On versa une nouvelle fois des larmes et on promit cette fois qu'on ne l'oublierait plus.

Epilogue

«Tante Ida» avait su parler au petit garçon que j'étais. Elle avait parlé avec le cœur de ce papa qui lui avait manqué. C'est cette sincérité, qui unissait autrefois la famille dans un sens très large, qui a permis à Camille Rossier de se cacher dans mes souvenirs puis de renaître pour refermer définitivement une blessure douloureuse chez ses descendants. Quant à moi, grâce à «Tante Ida», j'avais pu vivre une belle et passionnante aventure généalogique.